

LES MENSONGES ALLEMANDS.

La gravure que nous reproduisons ici est la copie d'un tableau de Wilhelm Schreuer, qui doit figurer un combat de rue à Louvain. Il est intéressant d'observer que le peintre représente des civils tirant sur les troupes allemandes du haut des toits des maisons. Grâce à ces procédés les Allemands s'efforçaient d'excuser leurs atrocités aux yeux de leurs nationaux. Dans ce but ils répandirent les plus ignobles mensonges, notamment la légende des francs-tireurs belges.

fuir en temps utile et que les soldats les ont repoussés dans le brasier.

A la chaussée de Tirlemont, les vieux Terclavers, âgés de 74 et 73 ans, et leur belle-famille, les trois Van de Broeck, en tout cinq personnes, ont été asphyxiés. A deux reprises, les malheureux ont crié aux soldats : « Nous vous en supplions, laissez-nous sortir. » On leur a répondu : « Nein ! » (non). Et quand, n'y tenant plus, ils ont voulu, malgré tout, s'échapper, on les a rejetés dans leur cave à coups de baïonnette.

Ailleurs, dans une cave encore, se déroule une scène qui fait frémir. Cinq réfugiés, un vieillard, sa fille et son gendre, deux enfants de 9 et 7 ans, sont aux prises avec la mort. La maison brûle au-dessus d'eux.

La voûte et les poutrelles s'échauffent. L'atmosphère a la température d'une fournaise. Le plafond menace de s'embraser. Toute la nuit on l'arrose avec un tonneau de bière. Le dégagement de fumée asphyxie tout le monde. Les deux enfants gisent étendus sur

le pavement. Les parents les croient morts. Avec le vieillard, ils se traînent au soupirail et se disputent le mince filet d'air qui leur arrive encore par là. Ils restent dans cet enfer jusqu'au jeudi matin. Le vieillard, qui avait 71 ans, n'a pas survécu à l'empoisonnement. Les autres membres de la famille sont heureusement sauvés.

On voudrait mettre de pareils faits sur le compte de soldats irresponsables, en proie à une peur frénétique ou abrutis par l'ivresse. C'est malheureusement impossible. Dans chacun des deux derniers cas que nous avons cités, un officier dirigeait l'incendie : c'est donc les chefs qu'il faut mettre en cause. On ne pourrait être trop sévère à leur égard. A aucun moment, ils n'ont montré ni un peu d'humanité, ni un peu de courage. Tous deux ont refusé de s'enquérir si les maisons qu'ils allumaient, avaient été préalablement abandonnées. A l'un d'entre eux, une personne, qu'on avait laissée libre et qui se prodiguait pour le salut des autres, demanda même s'il était au moins assuré qu'il n'y avait plus aucun habitant dans



Louvain : La place de la Gare avant la guerre

le bloc de bâtiments qui commençait à brûler. Il répondit : « Oui... Au reste, s'il y en a, qu'ils y restent ; on a tiré sur nos troupes ». — « Impossible », répliqua l'interlocuteur. « Si fait, repartit l'officier, des femmes l'ont déclaré. Si vous en doutez, venez avec moi, elles vous le diront ». Ces femmes étaient enfermées dans un local peu éloigné. On se rend auprès d'elles. On les interroge. Toutes nient avoir tenu le propos ; elles jurent que jamais il n'y a eu un fusil dans leur pauvre maison... Que fait l'officier ? Il tourne le dos et va reprendre son poste à la tête de ses hommes. Avec une sereine indifférence, il grille des cigarettes en regardant le brasier dans lequel des êtres humains se débattent contre les affres de la mort.

On ne connaîtra jamais tous les drames qui se sont déroulés dans les caves de Louvain pendant cette nuit du 25 août. J'en cite un dernier. Il se passe rue de la Station, à proximité de la gare, chez un jeune professeur de l'Université, M. J. Thoreau. Sa femme est accouchée la veille d'un premier-né. Outre les parents et le bébé, il y a des beaux-parents, la garde-couche et la servante, en tout sept personnes, qui se sont réfugiées dans un réduit situé au-dessous du niveau du sol à l'arrière de la maison. L'incendie fait rage autour et au-dessus d'elles. Impossible de bouger. La maison s'effondre : les issues sont obstruées. La voûte résiste heureusement. Mais la fumée s'infiltré dans cette espèce de caverne, l'eau s'y engouffre, car la chaudière a fondu les tuyaux de la distribution. Le matelas de la jeune mère est trempé. On se nourrit d'un kilo de riz cru, d'une croûte de pain, de quelques morceaux de sucre et d'un peu de vin qu'on a eu la précaution d'emporter avec soi et qu'on a retrouvé en grattant dans les décombres. Le bébé est abreuvé à l'eau de pluie ; c'est à l'eau de pluie également qu'on donne à la jeune mère les soins que comporte son état. Le régime a duré cinq jours. Cette famille de braves gens, le bébé surtout, devait mourir dans le cours naturel des choses : elle a été providentiellement sauvée.

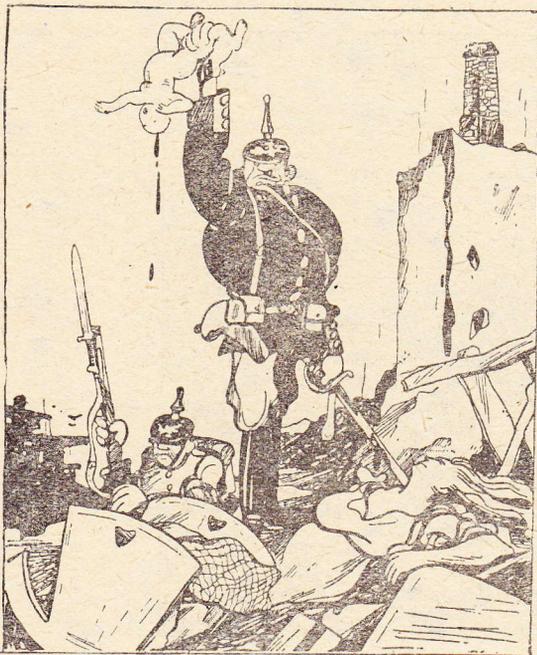
À côté des personnes qui ont attendu dans les souterrains le dénouement heureux ou malheureux de leur tragique situation, il y a celles qui ont pu s'échapper à temps. Leur sort a été très divers. Les unes, et ce furent les mieux avisées, gagnent le fond de leur jardin et s'y cachent comme elles peuvent : là elles guettent les clartés du jour et les moments d'accalmie qui leur permettront, pensent-elles, de s'enfuir avec plus de sûreté. D'autres se jettent à tout hasard

dans la rue : les soldats tirent dessus. Les gens épargnés par les balles sont faits prisonniers. Ces prisonniers ont été traités de façon variée.

Ce que nous connaissons de plus lugubre à ce sujet est arrivé dans une honorable famille de la chaussée de Tirlemont, la famille Michotte. Le père est à l'agonie. C'est un vénérable vieillard de 83 ans, dont la vie entière a été consacrée au culte et au progrès des arts. Il a enrichi le Musée du Cinquantième de Bruxelles d'une des plus remarquables collections d'art japonais qu'il y ait en Europe. Il a soutenu Wagner de ses deniers à une époque où son génie était encore méconnu en Allemagne. Il a publié d'attachantes études de musicologie sur Rossini et sur Gevaert dont il avait été l'ami. Ses deux fils, MM. Paul et Albert Michotte, sont professeurs, l'un de géographie, l'autre de psychologie expérimentale à l'Université de Louvain. Ils ont longtemps étudié en Allemagne et le second était l'ami de Kulpe, le titulaire de la chaire de psychologie expérimentale à Wurzburg. Tous les membres de la famille parlaient l'allemand, presque à l'égal de la langue maternelle. Si une famille devait être épargnée, c'était celle-ci. Elle a été traitée avec la plus basse indignité. Quoique le récit anticipe quelque peu, à la fin, sur la journée du 26 août, je le donne ici parce qu'il se rapporte à une situation créée dans la nuit du 25 au 26 août.

Le 25 août, vers 2 heures de l'après-midi, un commandant d'une section de mitrailleuses vient prendre quartier dans cette famille. Ce n'est pas un foudre de guerre. Il considère son poste comme dangereux. Il tient à sa vie et à sa famille et ne s'en cache pas. Vers 6 heures, on sonne l'alarme. Des estafettes viennent lui parler : l'affaire semble urgente, car il prend à la hâte quelques provisions de bouche et dit adieu à la famille par ces mots : « Gott schütze Sie, jetzt geht's los ! » (Que Dieu vous protège, maintenant cela va commencer !) Que signifient ces paroles ? Est-ce le cri spontané d'un homme qui court au-devant d'un danger qu'il voudrait éviter, mais qu'il sait inévitable ? Est-ce une allusion à ce qui allait se passer à Louvain ? C'est difficile à dire.

Tout à coup, une formidable pétarade éclate, la maison est criblée de balles. Par bonheur, la fenêtre de la chambre où Mme Michotte se tenait avec le moribond, la seule qui fut éclairée, est épargnée. La nuit se passe avec des péripéties diverses et, de grand matin, Albert Michotte sort pour demander à un soldat ce qui se passe. Le soldat l'emène et le joint à un groupe de prisonniers civils gardés à quelque distance. La mère, accompagnée



La glorieuse « Kultur » allemande (Caricature du « Mucha »)

d'une sœur garde-malade, va trouver l'officier, lui demande de relâcher son fils. L'officier vient à la maison, fait une perquisition, voit le père alité et ne trouve rien de suspect. En conséquence, il fait relâcher le fils et écrit sur la porte (sans signer) que la maison doit être épargnée.

A 8 heures du matin arrive une nouvelle bande de soldats. Ils tirent dans les fenêtres. Devant cette nouvelle attaque, le malade est transporté à la cave. Pendant ce temps, ils enfoncent la porte et mettent le feu à la maison. A leur tour, ils descendent à la cave, sans doute pour la piller, et... tombent sur le moribond, ils aident à le remonter et à le transporter dans une école située de l'autre côté de la rue. Comme la maison brûle, la mère veut y rentrer pour sauver ses valeurs. L'officier s'y oppose. Elle le supplie à genoux. Il a l'impertinence de lui dire qu'il la trouve très belle dans cette attitude. Un peu plus tard, elle avise un soldat et lui demande s'il veut gagner 1.000 francs. Il accepte et, accompagnée de lui, elle rentre dans la maison, sauve son trésor et paie le salaire convenu.

Quant aux deux fils, on les place comme otages de route devant un bataillon qui s'avance sur Louvain. D'autres civils leur sont adjoints, parmi lesquels le médecin traitant, professeur à l'Université, qui le lendemain, lors de l'exode général des habitants, sera dépouillé de son portefeuille. En cours de route, on divise la colonne en deux groupes. L'un, dont fait partie le médecin, est conduit à la gare. L'autre reçoit l'ordre de p.oter le bataillon jusque Herent. En chemin, les otages voient les soldats mettre le feu à deux maisons. De temps à autre, des coups de fusil éclatent à l'arrière de la troupe et le major furieux vient leur crier : « Das sind die Zivilisten ! » (Ce sont les civils). A Herent, le bataillon poursuit sa route et sous escorte, les otages sont ramenés à Louvain, où ils furent libérés. Le lendemain, 27 août, à 2 h. 1/2 de l'après-midi, le vieillard à qui on avait si brutalement arraché ses enfants, expirait dans les caves de l'hôpital Saint-Thomas, ayant eu ainsi la suprême consolation de revoir ses deux fils avant de mourir.

LA JOURNÉE DU MERCREDI 26 AOUT

Le 26 août, les incendies continuent d'une manière plus méthodique. Cependant, les soldats tiraillent dans les rues avec moins d'intensité, quoique entre midi et trois heures il y ait eu une recrudescence de la fusillade. A ce moment des patrouilles de sauvages, en

vertu d'une consigne manifeste, parcoururent les quartiers de la ville les plus retirés, tirent à droite, à gauche, devant elles, sur les gens, dans les fenêtres, dans les soupiraux. Il est établi qu'il en fut ainsi à huit endroits différents : l'huissier Heerehaer, Mlle Goemans, le père Laboubée et sa fille, les nommés Crab Jean-Baptiste et Armée, d'autres encore, furent tués dans ces affaires.

Bien que pendant la nuit les Allemands aient déjà organisé des rafles de citoyens et fait beaucoup de prisonniers, dont quelques-uns furent fusillés place de la Station, ils développent considérablement dans la journée du 26 cette partie de leur programme. C'est une traque en règle. On arrache les gens de leur domicile, on les pousse dehors à coups de pied, à coups de crosse, à coups de baïonnette. Souvent en pénétrant dans la maison, un soldat prend la peine de lâcher un coup de feu et de crier : « Man hat geschossen » !

Lorsque les traqueurs ont réuni cent à cent-cinquante prisonniers, ils encadrent le groupe, fusils braqués sur lui. Des voix gutturales commandent : « Haende hoch ! » (haut les mains), et, bras en l'air, comme des criminels, le cortège des victimes s'ébranle à travers les ruines et les rues en feu. Souvent, en cours de route, les femmes sont séparées des hommes : on les renvoie chez elles ou on en fait des paquets spéciaux. Un de ces paquets a été promené par le boulevard de Tirlemont, par la chaussée de Tirlemont où les prisonniers voient les soldats tirer dans les façades, par la rue du Chemin de fer où a eu lieu un simulacre d'un genre nouveau. Cette rue n'est pas bâtie dans toute son étendue, par endroit elle touche à la campagne, à proximité il y a des champs de betteraves.

Les femmes y sont conduites et forcées de se coucher à plat ventre ; les soldats, cinq minutes durant, s'amuse à tirer au-dessus d'elles, puis ils leur donnent l'ordre de se relever, en disant : C'étaient les Français qui étaient là !

Le groupe se remet en marche et, le long des maisons en feu, arrive à la gare. Ici, à quatre ou cinq reprises, les soldats les collent au mur et tirent pardessus les têtes.

Voilà les jeux cruels auxquels ces braves guerriers se livrent vis-à-vis de femmes. Pour les hommes, c'est bien pis. On ne leur épargne aucune avanie. L'injure ne cesse pas un moment : les « Schwein ! Hund ! Schweinhund ! » (cochons ! chiens ! salgauds !) retentissent de tous les côtés. Des coups de poing, des coups de pied, des coups de crosse s'abattent sur les malheureux qui laissent retomber les bras fatigués, qui sortent de l'alignement, qui ne marchent pas au gré de la meute enragée. Le plaisir serait de courte durée, si on allait directement à la gare. Il faut que les prisonniers voient ce que leur ville est devenue et ce qu'on a fait de leurs concitoyens. On parcourt les rues dans tous les sens, on repasse plusieurs fois aux mêmes endroits. Ici il faut enjamber un cadavre de civil, ailleurs c'est un cheval mort qui barre la route, là il y a des attelages renversés, puis ce sont les magasins éventrés et pillés. Fréquemment, on rencontre des soldats ivres, portant sous le bras des bouteilles de vin. La nuit du 25 au 26 août a dû être une nuit de monstrueuse orgie : vingt témoignages attestent d'ailleurs que, pendant toute la journée du sac de Louvain, la ville n'a cessé d'être sillonnée par des bandes de militaires en état d'ivresse. Enfin, après bien des détours, les prisonniers arrivent place de la Station : c'est le lieu de concentration de beaucoup de convois. Ici les officiers prennent la direction des opérations et il se passe des scènes diverses. Je cite les rapports des témoins :

« L'officier commence par nous adresser ce petit discours : « Si vous restez bien calmes et bien tranquilles, aucun mal ne vous sera fait ; si, au contraire, l'un d'entre vous tente de s'enfuir, vous serez tous fusillés ».

On nous fouille ensuite une fois, deux fois, trois fois, des pieds à la tête. Quelques-uns sont extraits des rangs et conduits, sous escorte, dans un chantier situé à quelque distance, au coin de la rue Marie-Thérèse et du boulevard de Tirlemont. Pourquoi ? A-t-on trouvé sur eux quelque objet suspect ? Mystère. Nulle enquête ne le dira.



Vue générale de Louvain avant le sac de la ville.

Un feu de salve retentit et les sous-officiers crient : « Voilà ce que nous faisons des Louvanistes qui ont tiré sur les braves soldats allemands ! »

Est-ce simulacre d'exécution ou exécution réelle ? Les prisonniers, restés place de la Station, ne s'en rendent pas exactement compte : car ils font face à la gare et tournent le dos au chantier, qui est du reste dissimulé par les murailles du bâtiment en construction. Tous nous tremblons pour notre vie et nous nous attendons au pire malheur. Notre crainte n'était pas si mal fondée puisque, lors des exhumations, on a retrouvé 21 cadavres, entassés pêle-mêle dans la fosse à chaux du chantier et dans la cave de la maison en construction ».

Le témoin dont nous venons de citer la déposition n'est resté que deux heures place de la Station, il a eu l'incroyable bonne fortune d'être délivré vers 3 heures de l'après-midi. La plupart des prisonniers ont été retenus jusqu'au lendemain matin et l'un d'eux nous a transmis la relation suivante :

« Arrivé place de la Station, on nous fit enjamber la clôture du square Van de Weyer et je fus gratifié d'un terrible coup de crosse sur le bras droit, que j'avais abaissé un instant pour soutenir un vieillard de 83 ans qui ne parvenait pas à passer l'obstacle. Un à un, nous subîmes l'inspection minutieuse de nos poches, portefeuilles, papiers, porte-monnaie... Plusieurs de nos compagnons d'infortune, parmi lesquels Jean S... et Louis F..., furent fusillés. Devant nous, plusieurs cadavres de civils furent trainés dans le square, et six d'entre nous, que l'on munit de pelles et de pioches, reçurent l'ordre de les y enterrer.

Pendant ce temps, les Allemands enfouirent eux-mêmes avec un semblant de cérémonie militaro-religieuse un des leurs, victime de l'algarrade de la nuit. A chaque instant, de nombreux civils, capturés par les Allemands dans les différents quartiers de la ville, venaient grossir nos rangs. A la fin, nous étions 1.500 prisonniers et on nous aligna devant le square. Notre file s'étendit depuis le boulevard de Diest jusqu'au boulevard de Tirlemont, à raison d'une dizaine d'hommes par rangée.

On nous lia individuellement les mains et les pieds, et une corde solide servit à emprisonner tout le groupe, de telle façon que, étroitement serrés les uns contre les autres, il nous était impossible de nous mouvoir... A plusieurs reprises, on fit des simulacres d'exécution en masse ; pendant que les sous-officiers nous accablaient d'injures et nous accusaient des pires forfaits, un peloton se plaçait à dix mètres et nous couchait en joue. Lorsque, de temps à autre,

un coup de fusil, tiré incontestablement par un soldat, éclatait dans le lointain, nos gardiens hurlaient :

« Encore un civil qui vient de tirer, mais notre vengeance sera terrible, vous y passerez tous ».

« Une pluie fine et persistante nous mouillait jusqu'aux os. Tout à coup, un homme grand et fort, ressemblant à un garçon brasseur, est amené, ficelé comme un saucisson, devant un officier, qui, après un interrogatoire sommaire, le gifle et le bourre de coups ; l'homme s'abat, on le relève et, par le milieu du corps, on l'attache à un réverbère, tandis qu'à tour de rôle les soldats viennent l'injurier et le frapper lâchement. A la nuit tombante, nous aperçûmes une dernière fois le malheureux ; des liens solides l'attachaient par le cou au réverbère et semblaient l'avoir étranglé. Au matin, le corps avait disparu. (1)

On incendiait tout autour de nous : la place et la rue de la Station, le boulevard et la chaussée de Diest, le boulevard de Tirlemont, la rue Marie-Thérèse.

Harassés de fatigue, nous avions fini par nous écrouler les uns sur les autres, et, couchés dans la boue gluante, nous tâchions de reposer quelque peu nos membres endoloris.

Vers le soir, les caves des maisons particulières de la partie de la rue Marie-Thérèse non encore incendiée furent mises au pillage. De longues théories de soldats transportèrent toute la nuit vers l'intérieur de la gare un nombre incalculable de bouteilles de vin de toutes les provenances, mais particulièrement du vin de Champagne. Lorsque les officiers en eurent leur compte, les soldats, à leur tour, étanchèrent leur soif en buvant à même les bouteilles, dont ils brisaient les goulots à coups de baïonnette...

Le jeudi, vers 5 h. ½ du matin — il y avait quinze à seize heures que nous étions là, — on nous permit de nous relever. Avant d'être tous relâchés, il fallut qu'une centaine de nous s'engageassent à livrer immédiatement de quoi ravitailler les troupes. En quittant les rangs, nous étions mis en possession d'un bout de papier sur lequel étaient inscrits les articles réquisitionnés : viande de boucherie, œufs, beurre, café, farine, poulets, etc... Ce papier devait nous servir de sauf-conduit pour rentrer en ville. En 1 h. ½, tous les vivres requis étaient sur la place et nous étions tous libérés ».

Cette dernière déposition appelle un commentaire.

(1) La victime se nomme Ducuroir Ghislain, caba-
retier, place de la Station.



Comment les soldats allemands incendièrent les maisons à Louvain.

La précédente signale des exécutions dérobées faites dans un chantier. Celle-ci en signale d'autres faites sur la place à la vue des prisonniers, qui sont même chargés du service de fossoyeur. Le fait est qu'on a retrouvé des cadavres de civils à plusieurs endroits, aux environs de la gare : au total, il y a eu à la gare 50 victimes (1), mais quelques-unes ont été tuées les jours suivants, les jeudi et vendredi 27 et 28 août.

Un grand nombre de civils ont été promenés pendant plusieurs jours. Ces promenades tragiques ont commencé le 26 août.

Voici, à titre d'exemple, une promenade de cinq jours. Les gens qui ont été pris dans les rafles de la rue de Bruxelles n'ont généralement pas été dirigés vers la gare. On les a poussés vers le nord, dans la direction de Malines. Avant de sortir de la ville, l'un d'entre eux, Coopmans, a été fusillé.

A peine hors de la ville, tous ont dû descendre dans un champ de pommes de terre et y subir les angoisses d'un simulacre d'exécution en masse. Plus loin, une seconde victime est tombée : Pardon a été condamné à mort et exécuté sur le champ. A la soirée, la troupe infortunée traverse le village de Herent, qui est en feu, et y passe la nuit sur une éteule. Le lendemain 27, la colonne se dirige par Bueken sur Campenhout, où a lieu un nouveau simulacre d'exécution. Campenhout, c'est le champ de bataille ; cela fourmille de soldats, qui insultent les prisonniers. L'après-midi s'y

(1) 21 cadavres au coin de la rue Marie-Thérèse et du boulevard de Tirlemont ; 27, dans le square devant la gare ; 1, à l'intérieur de la gare.

passé à creuser des tranchées ; la nuit, la colonne est enfermée à l'église.

Le 28, au matin, tous les paysans du village sont arrêtés et viennent grossir les rangs : ensemble ils repartent sur Louvain, où ils passent la nuit au manège. Quelle nuit, grand Dieu ! A chaque instant, on amène de nouveaux prisonniers. Le local est bientôt trop petit pour contenir tout ce monde et, au jour naissant, la pauvre foule déborde sur la place qui se trouve devant le manège : celle-ci est comme un vaste enclos, étroitement gardé par des sentinelles vêtues à faire feu ; on peut y voir des femmes, des hommes, des enfants, des vieillards, des infirmes, un prêtre, du bétail, des chiens, des attelages et, au milieu, accroupie à côté d'un âne, une petite vieille presque nonagénaire. Il y a trois mille personnes de tout âge, de toute condition, de toute origine : il y a même des soldats anglais prisonniers. Les maisons flambent dans le voisinage : on entend le crépitement des flammes et le fracas des éboulements. Les gardiens sont ivres et, dans un théâtre situé à quelques pas, un orchestre militaire joue des airs de bal. Le spectacle est d'une insondable misère. Un enfant meurt d'inanition sur les bras de son père ; deux femmes sont frappées de folie. C'est effrayant !

Nous sommes le 29 août. L'ordre de marche est donné et tout ce monde qui forme un cortège sans fin est conduit par la rue du Canal vers l'abbaye bénédictine du Mont-César. Des cadavres de civils jalonnent le chemin. Après quatre heures d'attente au lieu dit : « Windgat », on met en liberté d'abord les femmes, beaucoup plus tard les paysans, enfin les Louvanistes âgés. Quant aux jeunes, ils doivent reprendre la marche dans la direction de Malines. Ils repassent à Bueken, à Campenhout, où ils ont déjà été le 27 ; on les pousse plus loin encore et on les lâche, enfin, en leur ordonnant sous peine de mort de toujours avancer sans jamais revenir en arrière. Brisés de lassitude, se mourant de privations, ils marchent... ils marchent sans arrêt... Le 30 août, à l'aube, ils se trouvent devant Waelhem, le fort avancé d'Anvers, et essuient les coups de feu de la première sentinelle belge. Tous se jettent à plat ventre. Un prêtre qui s'était joint à eux pendant la nuit se campe au milieu de la route, agite un drapeau blanc de fortune et de toute la force de ses poumons, lance à la sentinelle vingt appels sonores. Deux carabiniers cyclistes arrivent en éclaireurs, on parlemente, ils avertissent le fort, et la colonne est accueillie à bras ouverts en territoire ami.

Nombreux sont les pelotons de Louvanistes qui ont été ainsi promenés dans les campagnes environnantes. Il serait fastidieux de reconstituer en détail tous les itinéraires parcourus ; les épisodes se reproduisent toujours les mêmes : essentiellement, ce sont des marches et des contremarches épuisantes, des exécutions réelles et des simulacres d'exécution, des coups et des injures. On s'amuse à faire courir les prisonniers, puis marcher, puis courir encore ; ici, il faut s'arrêter ; là, il faut se coucher à plat sur le sol. Parfois, on les lâche et ils se croient libres. Illusion ! les voilà retombés dans les mains d'une autre compagnie qui opère dans le voisinage et recommence les mêmes bouffonneries cruelles. Nous connaissons de braves gens qui, repassés d'effectif en effectif, ont voyagé plusieurs jours sans autre nourriture qu'un peu de soupe militaire, un croûton de pain, des carottes et des pommes de terre arrachées en traversant les champs. Naturellement, la nuit se passe le plus souvent à la belle étoile.

Les tortures physiques ne sont rien à côté des tortures morales : à distance, sans avoir été soi-même victime, se rend-on bien compte de ce que c'est que vivre quatre à cinq jours une épée sur le cœur, la baïonnette dans le dos, un revolver sur la tempe, en butte aux mauvais traitements, pour un mot, pour un geste, pour rien même, menacé et couché en joue, toujours sur le point de mourir et ne mourant jamais ? Il faut avoir passé par toutes ces affres pour en comprendre l'angoisse indicible. Par-dessus tout, il y a l'incertitude du sort : au dire de ceux qui l'ont éprouvé, rien n'égale ce tourment. Aura-t-on la vie sauve ou sera-t-on tué ? Cette question ne vous quitte pas l'esprit et trouble comme un cauchemar. On aimerait mieux savoir, mais d'une certitude absolue, qu'on va

mourir ; au moins se préparerait-on à le faire couvrageusement.

Et, cependant, ceux-là furent des privilégiés qu'on se contenta de promener aux environs de Louvain ; d'autres iront plus loin et goûteront le pain amer de l'exil. Les déportations en grand ont commencé le 27, mais dès le 26 déjà bien des Louvanistes prirent le chemin de l'Allemagne. Ce fut notamment le cas des gardes civiques. Ceux-ci furent convoqués en civil « pour éteindre les incendies » : c'était le motif allégué dans l'ordre de convocation. De l'extinction des incendies, il ne fut évidemment pas question. A mesure que les gardes arrivaient au rendez-vous, on les faisait prisonniers et, quand, vers 2 heures de l'après-midi, le chiffre de 90 hommes fut atteint, on leur annonça qu'ils allaient être envoyés en Allemagne. De fait, sans leur donner le temps de prévenir leurs familles, sans leur permettre de prendre un peu de linge et de provision, on les fit marcher vers la gare. Sur le square, devant la gare, ils assistèrent à quelques simulacres d'exécution et en furent eux-mêmes l'objet. Ils furent aussi témoins de quatre exécutions réelles, entre autres de celle du nommé Smets, qui faisait partie d'un de ces nombreux groupes de prisonniers civils qu'on a parqués sur la place de la Station. Un soldat l'extraît de son groupe, lui passe au cou un mouchoir rouge dont il retient les deux extrémités solidement tordues autour de la main. Il renverse sa victime et la traîne derrière lui sur le pavé, comme un bûcheron entraînerait derrière soi un fagot attaché par



une corde. Smets est littéralement étranglé. On le voit faire effort pour parler et se dégager. D'autres soldats le suivent et le calment à coups de bottes ferrées, à coups de crosse de fusil. Ils entrent dans la gare, et, cinq à six minutes plus tard, ils en sortent avec leur victime qu'on va fusiller dans le chantier situé à quelque distance : trois autres prisonniers partagent son sort. Le train qui emporta les gardes civiques vers l'Allemagne ne partit qu'à 19 heures. Aussi longtemps que le train roule, les soldats sont humains : ils parlent avec les gardes, ils distribuent des sandwiches, ils accordent plus que la bienveillance due à l'ennemi.

Mais aux arrêts, en terre allemande et même en territoire belge, quand on rencontre des groupes de militaires, leur attitude change subitement. Ils prennent leur mauvaise mine et se mettent à la porte du wagon, en criant : « Die Moerder von Loewen ! Kein Pardon ! » (Les meurtriers de Louvain ! Pas de pardon !) L'un d'entre eux écrit même ces mots sur l'extérieur du wagon. Tous sont fiers de leur besogne et heureux de l'intérêt qu'excite leur conquête. Quand le train repart, les bons rapports renaissent entre gardes civiques et soldats. Mais, dès qu'un public allemand est en perspective, le décor change à vue d'œil et la comédie reprend à nouveau ses droits. Cela se produisit vingt fois pendant le trajet de Louvain à Münsterlager.

Quel raffinement dans la duplicité !

On se tromperait étrangement en limitant les exploits inouïs des Allemands à la ville et même à l'agglomération de Louvain. En réalité, ils opèrent simultanément et à partir du même jour sur l'étendue de plusieurs cantons, ceux de Louvain, celui de Haecht et une partie du canton de Vilvorde. A mesure que l'armée belge, qui les a surpris à Bueken, se retire, sous la pression de forces supérieures, sur Malines

et sur Waelhem, ils la suivent dans sa retraite, jusqu'aux approches de la zone d'action des canons d'Anvers. Sur leur passage, ils pillent, brûlent et dévastent, massacrent les habitants ou les font prisonniers. Dans les villages, ils sont même plus cruels qu'à la ville. Nous ne connaissons rien de plus sauvage que le fait qui s'est passé à Thildonck, à une lieue et demie de Louvain. (1)

A PARTIR DU JEUDI 27 AOUT

Après la fusillade du 25, après la traque du 26, voici le prétendu bombardement. Le jeudi 27 août, entre 9 et 10 heures du matin, les Allemands annoncent pour midi le bombardement de la ville. Tous les habitants doivent partir. Notez qu'ils n'ont pas la faculté de rester chez eux et de courir, à leur corps défendant, les risques d'un bombardement. Il faut partir : tel est l'ordre, et les soldats veillent sans pitié à son exécution. Il faut tout abandonner, même les morts. Le cadavre de M. Keulemans, président du tribunal de commerce, décédé le dimanche 23 août, pourrit une semaine durant dans sa chambre mortuaire. Le corps de l'huissier Heerenaer, tué la veille, est mis en bière et déposé sur deux chaises : la famille s'enfuit à Wilsele. M. Calonne, employé des postes, vient de perdre sa femme : à la hâte, il la roule dans une couverture, l'enfouit dans son jardin, et gagne la campagne. La famille Devuyver sollicite de la Kommandantur l'autorisation de rester auprès du cadavre d'un des siens : on lui envoie un sous-officier et des soldats qui l'expulsent, le cadavre est jeté à la Dyle et va échouer sur un atterrissement derrière l'usine Everaert.

Rien de lamentable comme l'exode de cette population de 42.000 âmes. C'est poignant, c'est à faire pleurer les plus insensibles. Il faut l'avoir vu pour s'en faire une idée. Ménages pauvres, ils ont ramassé, en tassé à la hâte leurs modestes hardes, leurs maigres victuailles, leurs objets les plus chers : la femme portant d'une main le filet de provisions et de l'autre... la cage avec l'oiseau, puis l'homme avec un lourd ballot à l'extrémité d'un bâton sur l'épaule, puis les enfants, avec un paquet noué à une perche qu'ils tiennent entre eux par les deux bouts, puis le petit chien, luxe de l'humble foyer, qui trotte derrière et veille sur tout le convoi.

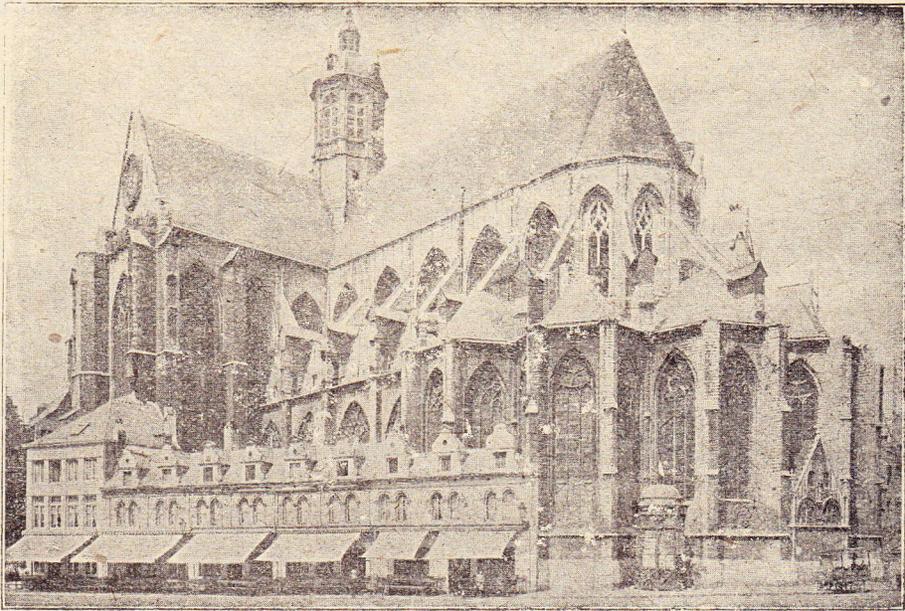
Familles riches — les distingue-t-on des autres ? — elles ont peut-être l'aspect plus misérable : la femme a pris soin de mettre son chapeau, mais il penche sur l'oreille, elle est vêtue de belles nippes, mais elles sont mal ajustées ; l'homme a passé sa redingote, mais il a oublié son faux-col et conservé ses pantoufles ; ni vêtements de réserve, ni linge de rechange, ils emportent pour tout bagage une petite valise contenant le plus précieux de leur avoir.

Voici de jeunes mères fugitives avec leur bébé sur les bras, avec des bambins demi-habillés derrière elles, des infirmes et des vieillards soutenus par-dessous les bras ou se traînant sur des béquilles, des religieuses cloîtrées depuis un demi-siècle qui ont perdu l'habitude de la rue, les petits vieux et les petites vieilles des hospices, les enfants assistés, l'interminable cortège des enfants idiots conduits par les Frères de la Charité.

Car, par force, les établissements hospitaliers ont dû être abandonnés. L'hôpital Saint-Pierre, sur l'ordre militaire, s'est vidé de tous ses malades : seuls les intransportables ont été mis à l'abri dans les caves, les autres qui pouvaient marcher sont partis en groupe, sous la direction du chirurgien en chef, et ceux qui pouvaient affronter les fatigues d'un transport, ont été emmenés sur des charrettes à chiens, sur des charrettes à bras, sur des brouteuses, sur des brancards improvisés. Où vont ces malheureux ? Ils n'en savent rien. Ils vont droit devant eux. Si encore, on les laissait fuir en paix ! Mais les routes sont couvertes de soldats, il y a des postes à traverser, certains passages sont interdits, on fait partout des rafles de prisonniers.

La ville est déserte ! C'est le but que l'on voulait atteindre. Car le bombardement, il n'y en a pas eu, ni d'intention, ni en réalité : on s'est borné à canonner

(1) Nous avons rapporté ce fait plus haut.



Louvain : L'église St.-Pierre avant la guerre.

quelques maisons à courte distance, et on affirme que les artilleurs chargés de cette besogne étaient ivres et « tenaient à peine sur leurs jambes ». La place abandonnée, les soldats ont les mains libres pour piller et incendier. Ils s'en donnent à cœur joie. Vin, tabac, cigares, comestibles, chaussures, draps de lit, couvertures, linges de corps, tout est de bonne prise. C'est une beuverie ignominieuse : ils visitent les maisons bourgeoises, enfoncent les portes des caves, boivent plus qu'ils ne peuvent, et puis ils se démènent à conquérir ivres : on brise le mobilier, on pile les cristaux, on casse la vaisselle, on met hors d'usage les objets qu'on n'emporte pas. Nous avons vu un piano dont toutes les cordes avaient été coupées. Tant de chariots sont employés au transport des objets volés, qu'un officier se plaint de n'en plus trouver pour le service des opérations militaires. Le sac effréné de la ville dure jusqu'au 1er septembre. Après cette date, il n'y a plus que des actes isolés, trop nombreux encore, de pillage et d'incendie : parfois von Manteuffel, le commandant de place, les justifie en alléguant le prétexte classique qu'on a tiré, souvent il en décline la responsabilité et les met sur le compte de l'exaltation et de l'ivrognerie.

Malgré l'ordre formel d'évacuation, il est resté en ville un certain nombre de personnes, cachées où elles pouvaient, réfugiées dans les ambulances. D'un œil dissimulé, elles observent le cours des événements, elles se familiarisent progressivement avec le danger, peu à peu elles s'enhardissent à sortir de leur retraite : le 1er septembre, quelques citoyens desservant l'hôpital Saint-Thomas, après s'être préalablement concertés, se rendent à la « Kommandantur » et obtiennent la promesse du rétablissement de la vie normale.

Comment le personnel de l'hôpital Saint-Thomas est-il resté à son poste ? Cela vaut la peine d'être raconté. Un membre de ce personnel — le docteur Noyons, médecin hollandais, professeur de physiologie à l'Université catholique, qui, à l'égal de ses confrères, les médecins belges, rendit à l'ambulance des services qu'on n'oubliera pas — avait eu la veille, 26 août, une entrevue avec le major von Manteuffel. Comme sa maison brûlait, il avait, en sa qualité d'étranger, formulé auprès du major une réclamation très vive et en même temps un sauf-conduit pour sa femme.

Le major avait fini par lui répondre : « Eh bien, que Madame reste à Louvain. Je donne ma parole qu'il s'arrivera plus rien à Louvain ».

Le lendemain 27, vers 9 heures du matin, on vint lire à proximité de l'ambulance Saint-Thomas la proclamation enjoignant à tout le monde de quitter la ville qui allait être bombardée à midi. En blouse de chirurgien, le docteur Paul Debaisieux et le docteur Novons se rendirent auprès du major von Manteuffel.

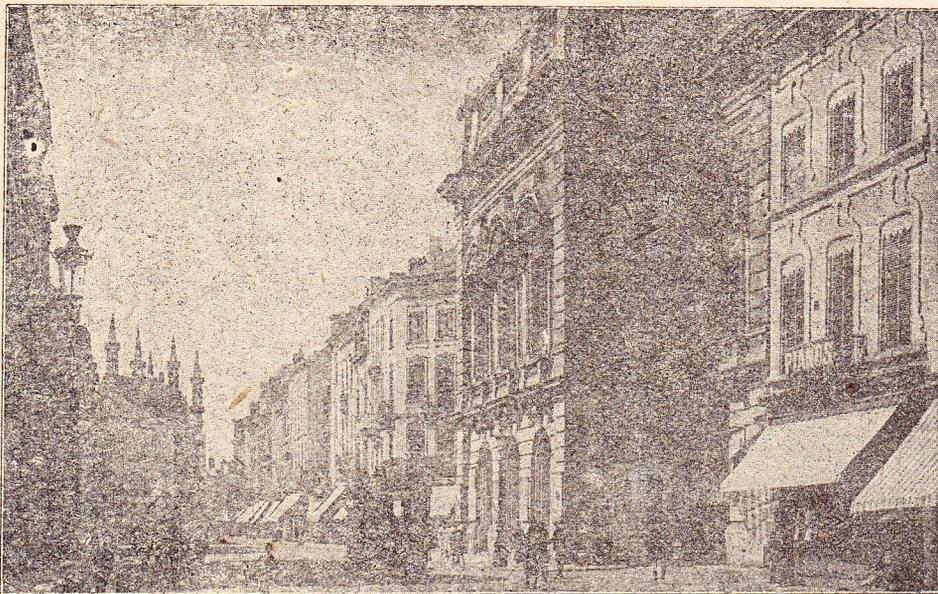
Lui rappelant ses promesses de la veille, ils lui représentèrent l'iniquité qu'il y a à bombarder une ville ouverte et des hôpitaux. Ils le prévinrent qu'il était impossible de partir avec les 160 blessés de l'ambulance et lui demandèrent d'épargner les édifices qui se trouvent sous la protection de la Croix-Rouge. Le major, commençant à hésiter, les conduisit chez l'officier chargé du bombardement. Celui-ci, qui devait se nommer Schweder, expliqua qu'il placerait ses canons devant l'hôtel de ville, qu'il raserait la rue de Bruxelles, la rue de Malines et puis, en se retirant vers la gare, le reste de la ville.

« Il faut, conclut-il, que nous ayons libre route vers Herent ».

Les docteurs firent remarquer qu'il n'était nullement nécessaire de bombarder la ville pour avoir passage libre vers Herent. L'officier se fit alors indiquer sur la carte le chemin de Herent. Par la même occasion, les docteurs lui signalèrent les rues où se trouvaient les principaux établissements de la Croix-Rouge ; sur un plan de la ville on marqua à la craie rouge toutes les installations qui devaient bénéficier de la protection de la Convention de Genève ; enfin, il fut stipulé que, si l'ambulance n'obtempérait pas à l'ordre d'évacuation, ce serait à ses risques et périls.

Cependant, une estafette était venue à l'ambulance Saint-Thomas donner aux occupants l'ordre de partir vers la gare. Les directeurs, Mgr Deploige et M. Thiéry, lui déclarèrent aussitôt qu'en aucun cas ils ne partiraient et n'abandonneraient les blessés hospitalisés à l'ambulance. Infirmières, administrateurs, médecins, brancardiers restèrent aussi, sans hésiter, à la garde des blessés. D'autres réfugiés, qui avaient reçu asile à l'hôpital Saint-Thomas, se laissèrent persuader par les directeurs et demeurèrent également près d'eux. C'est dans le personnel de l'hôpital Saint-Thomas que se recruta le groupe d'hommes qui fit la démarche efficace du 1er septembre et assumait jusqu'en mars 1915 l'administration de la ville de Louvain...

Des prisonniers — et ils sont des milliers — qui ont passé au manège la nuit du 28 au 29 août y ont vu arriver les voitures des brasseries Artois et La Vignette, chargées de produits les plus divers : beurre, liqueurs, vin, champagne, tabac, cigares, conserves.



Louvain : La rue de la Station avant la guerre. A droite, le théâtre

confitures, denrées coloniales..., ils ont même vu arriver une charrette de souliers neufs, que les soldats se sont partagés entre eux.

A Héverlé — commune qui, située aux portes de Louvain, est aux trois quarts possédée par un Prussien, le sérénissime duc d'Arenberg, et doit sans doute à cette particularité d'avoir été presque totalement épargnée — deux chariots allemands et la charrette à bras du boulanger Aerts, traînée par des soldats, amènent en gare du butin que l'on charge sur wagons : il y a des caisses de cigares, des instruments de musique, des articles d'aunage et de bonneterie. Cela se passe entre le 27 et le 29 août, en plein jour, à plusieurs reprises. Le témoin ajoute :

« Les convoyeurs sont ivres ou avinés. A l'un des voyages, un officier porte une mandoline sous le bras. Les transports continuent pendant la nuit ».

Toutes les bonnes maisons de Louvain, tous les magasins cossus ont été dévalisés. Le vendredi, sur la place de la Station, il y a cinq à six grandes voitures de déménagement remplies de meubles soigneusement emballés. Le même jour, sur les quais de la gare, il y a un invraisemblable entassement d'objets les plus divers : tables, chaises, fauteuils, canapés, armoires à glace, pendules, fourrures, garnitures de cheminée, bronzes, literies et couvertures. Quel chemin tout cela a-t-il pris ?

Quand nous sommes rentrés dans nos maisons, au commencement de septembre, nous avons constaté la disparition non seulement de vins et de couvertures de laine, mais de meubles ou d'objets de valeur, ainsi que des détériorations intentionnelles de ce qu'on n'avait pas emporté. Ces faits sont des faits, et il n'est au pouvoir d'aucune dénégation de les supprimer. Enfin, il y a un témoignage que les Allemands ne récuseront pas : celui de von Manteuffel, le commandant de place. Cet homme a fait le 1er septembre la promesse de rétablir l'ordre, mais il n'est plus maître de ses soldats : l'habitude du pillage est prise et il ne parvient pas à l'extirper ; les troupes nouvelles qui entrent dans la ville dévastée, se croient tout permis et y vont de leurs rapines. Pour en finir avec ce brigandage, il fait afficher, le 9 septembre, une proclamation qui est l'aveu public du pillage d'abord commandé, puis toléré, enfin interdit.

Tandis qu'on pille ses foyers, que devient la malheureuse population que nous avons vu fuir de Louvain ? Seuls les habitants qui ont gagné la campagne par la chaussée de Namur et par la porte de Parc n'ont pas été inquiétés. Tous les autres ont été molestés. D'autre part, on lui interdit de se rendre dans les

villages environnants et on ne lui permet pas davantage de stationner sur la chaussée, qui doit rester libre pour le passage des troupes. Que faire ? Tout ce monde est là, en suspens, les uns silencieux au bord du chemin, les autres pleurant, gesticulant ou suppliant ; les officiers vont, viennent et palabrent. Une solution moyenne intervient finalement : les fugitifs seront reçus à Tirlemont, mais pour une nuit seulement, après il faudra aviser. La distance de Louvain à Tirlemont est de 18 kilomètres ; aux plus favorisés, il fallut huit heures pour la couvrir, tant furent nombreux les obstacles qu'on leur suscita. Il se passa des scènes éccœurantes.

Dans la « Belgique Martyre », Pierre Nothomb en a raconté une :

Ouze prêtres et religieux, parmi lesquels le père De Clerck, recteur de Scheut, les chanoines Noël et Lemaire, professeur à l'Université, MM. Neyens et Tielmans, respectivement curé en fonction et curé retraité de la paroisse St-Joseph, furent arrêtés et mis en dépôt dans une mauvaise grange de paysan. Chaque fois que les soldats introduisent un nouveau prisonnier dans la grange, ils l'annoncent en criant : « encore un cochon pour l'étable ». Par gestes, par paroles, ils prodigent les injures et les menaces classiques. Ils fouillent leurs pensionnaires et comme des bandits de grand style, ils volent au curé de St-Joseph 6.000 francs, au curé émérite 5.000 francs. Ce détournement est certain et avoué. Car, dans les premiers mois de 1915, pour vérifier l'exactitude des faits dénoncés dans la « Belgique Martyre », les Allemands ont fait procéder à une enquête. Les prêtres et religieux, encore présents en Belgique, ont dû se rendre à Lovenjoul, dans la grange où ils avaient été parqués. Les faits ont été mimés et la scène reconstituée. Ils ont abouti à établir le vol. En août 1915, von Bissing a restitué les fonds dérobés aux deux ecclésiastiques.

La journée du 27 août, on peut le dire en toute vérité, a été la journée des prêtres et des religieux. Depuis longtemps, le protestantisme prussien n'avait plus été à pareille fête.

Invoquons ici le témoignage du Rév. Père Schill de la Société de Jésus, qui fut, lui aussi, victime de la brutalité des Allemands et témoin d'une exécution.

« Le 27 août, pendant que j'étais en train de nettoyer ma chambre, une voix résonna dans le corridor : « Tout le monde à la porte : dans une heure la ville doit être évacuée ».

Une demi-heure plus tard, nous prenions la route de Bruxelles. C'était un spectacle déchirant ; des masses de gens sortaient en flots de la ville, les uns

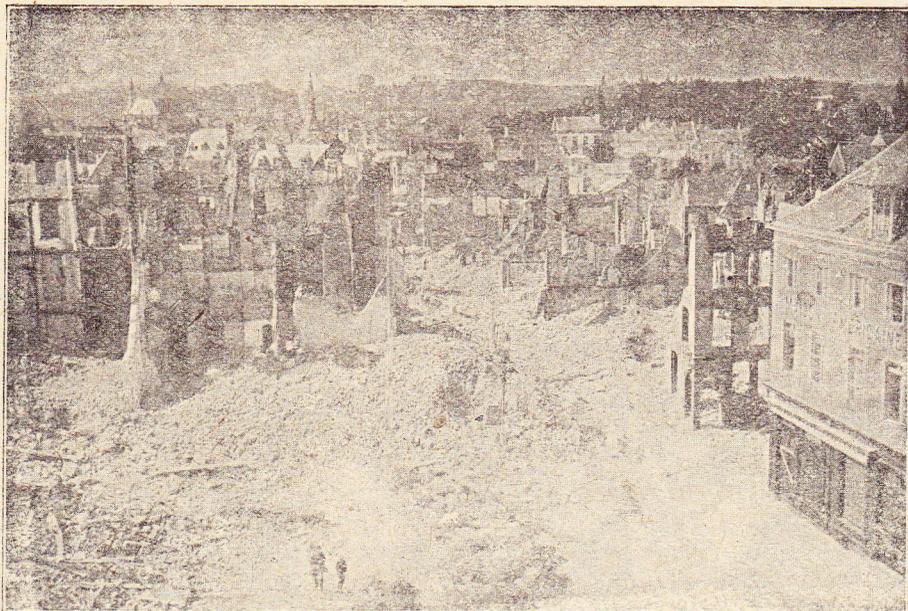


Les Allemands à Louvain.

portant des paquets, les autres s'enfuyant sans autre chose que les vêtements qu'ils avaient sur le corps, d'autres portant des malades ou de petits enfants ; je portais moi-même un petit bambin aux pieds nus. De temps à autre nous rencontrions des sentinelles allemandes, et quand nous approchions d'elles en levant les bras et en agitant des mouchoirs, elles nous accueillèrent l'insulte à la bouche : « Schweinepriester ! Halunken ! (Cochons de prêtres ! Canailles !) Vous excitez les gens à tirer sur nous ! « Das sind die Richtigen ! »

D'autres soldats s'excusaient : « Die Unschuldigen müssen mit den Schuldigen leiden ! » (Les innocents doivent souffrir avec les coupables !)

Après deux heures de marche fatigante, et après avoir traversé sains et saufs plusieurs avant-postes, nous atteignîmes enfin Tervueren. Mais nous nous étions réjouis trop tôt ; nous tombâmes tout à coup sur un certain nombre de soldats qui barraient la route. Ils nous arrêtaient et nous ordonnèrent de vider nos poches et d'en étaler le contenu sur le sol dans la boue. Nous fûmes tous placés en file, les soldats se



Vue générale des ruines de Louvain

enam en face de nous, et nous lançant les insultes habituelles : « Schweine », etc.

L'officier leur avait commandé de se tenir à distance, mais il n'eut pas plus tôt tourné le dos, qu'ils se précipitèrent sur nous. L'officier s'élança sur eux, le revolver à la main. L'on nous fouilla ensuite. Je déboutonnai le haut de ma soutane, pensant que cela suffirait, mais le soldat l'ouvrit violemment du haut en bas, faisant sauter tous les boutons sauf un. Pendant qu'il me fouillait, il essaya d'introduire une cartouche dans une de mes poches ; heureusement le Père X... remarqua la manœuvre et en avertit l'officier. Je ne sais si le soldat fut puni.

Lorsqu'on eut fini de nous fouiller, nous fûmes tous conduits dans un champ qui longeait la route et l'on nous dit de nous asseoir sur l'herbe humide, pendant que les soldats montaient la garde. Nous restâmes là une heure environ et y fûmes rejoints par des religieux, des prêtres et des religieuses, à mesure qu'ils arrivaient de Louvain ; l'on nous plaça alors sur deux rangs le long d'une palissade qui traversait le champ ; on eût dit que nous allions être fusillés, aussi suspendîmes-nous notre chapelet autour de notre cou, nous prîmes notre crucifix en main et reçûmes l'absolution des mains d'un prêtre.

Deux individus aux figures sinistres s'étaient mêlés à nous, je ne sais comment. Toutefois, comme l'un de nous demandait à l'officier ce qui allait arriver, il nous rassura et nous dit que nous n'avions rien à craindre. L'on nous distribua ensuite par groupes de vingt ; l'on plaça le mien derrière la palissade dans l'autre partie de la prairie et l'on nous laissa à la garde d'un soldat honnête et bon, qui permit aussitôt à quelques-uns d'entre nous de se retirer pour une minute. Mais aussitôt que l'officier l'eut remarqué, il se précipita, le revolver à la main, et injuria le soldat en termes violents :

« Que vous ai-je dit ? Si quelqu'un bouge, il sera fusillé. Est-ce ainsi que vous obéissez à mes ordres ? »

Le soldat s'indigna et, sans dire une parole, regarda l'officier dans le blanc des yeux. Je me tenais tout près et assistai à toute la scène.

Après quelque temps, j'oublie combien de temps, nous vîmes le Père Dupierieux venir vers nous, gardé par deux soldats, un troisième suivait, un papier à la main. Ce dernier demanda à qui appartenait cet écrit ; le Père Dupierieux déclara que c'était à lui ; comme le soldat demandait un interprète, je fus désigné.

Mais que vois-je ? Le Père avait une grande croix

marquée à la craie dans le dos ; il tenait son crucifix à la main et le regardait fixement.

Le soldat me présenta le papier et l'officier dit : « Attention, vous allez d'abord lire ce papier en français, puis vous le traduirez en allemand. Si vous omettez ou ajoutez un seul mot, vous serez fusillé avec lui ».

Mon cœur battait violemment ; le pauvre Père était déjà condamné ! Que faire ? Si je refusais de lire le papier, il y aurait deux victimes ; si je le lisais, le Père serait fusillé sur-le-champ ! La substance de ces notes était ce qui suit : « Les Allemands ont envahi la Belgique, le fer et le feu à la main ; cette horde de barbares a dévasté tout le pays. Lorsque Omar détruisit la bibliothèque d'Alexandrie, personne ne crut qu'un tel acte de vandalisme pût se répéter. Il s'est répété à Louvain, la bibliothèque a été détruite. Telle est la « germanische Kultur », dont ils se vantaient tant ! »

Comme je lisais ces paroles, l'officier m'arrêta : « Genug, ab ! » (Cela suffit), et comme quelques-uns essayaient de le pacifier : « Kein Wort mehr ! » (Pas un mot de plus !)

Alors le Père, qui avait écouté la lecture avec un calme et un sang-froid parfaits, demanda à recevoir l'absolution. Cela fut expliqué à l'officier qui accorda la permission.

Après sa confession, le Père se leva. L'officier donna le commandement :

« Vorwärts vor die Front ! »

Sans un moment d'hésitation le Père marcha de l'avant, les yeux fixés sur le crucifix. A environ 15 mètres de nous, le Père s'arrêta au commandement de l'officier. Alors quatre soldats furent appelés et se placèrent entre la victime et nous-même.

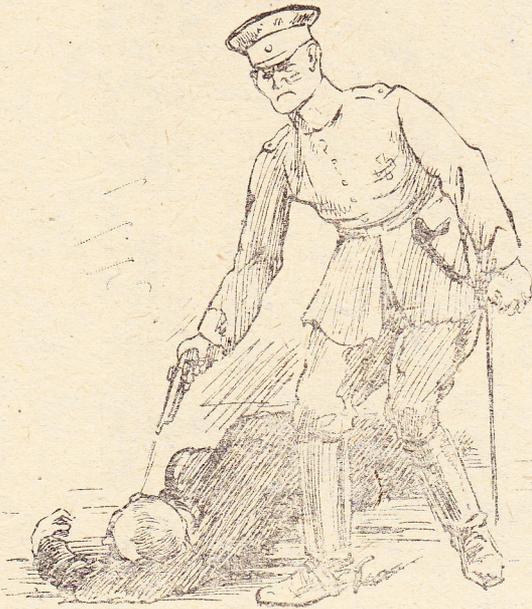
Le commandement retentit :

« Legt an ! Feuer ! »

Nous n'entendîmes qu'une détonation ; le Père tomba sur le dos ; un dernier frisson parcourut ses bras. Alors on dit aux spectateurs de se retourner : parmi eux se trouvait le frère jumeau de la victime. L'officier se baissa sur le corps et déchargea son arme dans l'oreille ; la balle sortit par l'œil.

L'officier me fit alors traduire la proclamation suivante :

« Vous allez venir avec nous dans nos chariots. Quand nous parviendrons à un village, on choisira deux ou trois d'entre vous pour aller avertir le bourgmestre qu'il est responsable de la conduite de ses



gens. Si un seul coup de fusil est tiré d'une maison, tout le village sera incendié ; vous serez fusillés et les habitants avec vous ».

Après cela, nous montâmes sur les chariots, essayant de trouver quelque place où nous asseoir, des planches, des sacs de grain, etc. Nous avions parmi nous Mgr Ladeuze, recteur de l'Université de Louvain, et Mgr De Becker, président du Séminaire américain. Lorsque nous traversâmes Bruxelles, une foule de gens anxieux se rassembla sur les boulevards, se demandant ce que tout cela signifiait. Ce n'est qu'à 8 heures du soir que nous fûmes mis en liberté, grâce à l'intervention du Père provincial ».

On n'en finirait pas si on voulait raconter toutes les avanies infligées aux prêtres et aux religieux pendant la semaine tragique. Et dans toutes ces aventures on se demande ce qui l'a emporté, la bouffonnerie macabre ou la cruauté raffinée.

Encore un fait pour clore la série. Je le choisis entre mille autres semblables.

Le jeudi 27 août, dans la matinée, un prêtre, M. l'abbé Pierre Destrycker, vice-recteur du collège américain de Louvain, muni d'un sauf-conduit signé par le commandant de place, s'éloigne sur la chaussée d'Aerschot. Vers 13 h. 1/2, aux environs de Rotselaar, il rencontre un groupe de soldats, qui avait déjà arrêté un grand nombre de civils. Il exhibe ses papiers, mais les soldats ne veulent rien examiner et il doit prendre place parmi les prisonniers. On sépare les hommes des femmes : celles-ci sont chassées plus loin et les hommes sont parqués dans une prairie. Après une heure d'attente, on décide de ramener les hommes à Louvain. Le long du chemin, les prisonniers sont copieusement insultés et leur troupe s'accroît de tous les civils rencontrés au hasard de la route. Arrivée sur la Grand' Place, elle est grosse de 250 personnes. Pendant une heure, elle stationne en face de l'hôtel de ville. De là, elle est dirigée vers la gare où elle fait sur les voies du chemin de fer une nouvelle station de deux heures. Il est huit heures du soir environ, quand on introduit tout le monde dans des wagons à bestiaux. Quelques instants après, il faut en sortir, bras en l'air et, au moyen de fils de cuivre, un officier fait lier les malheureux les uns aux autres avec une violence qui rend tout mouvement impossible. Il les avertit qu'ils doivent rester debout, toute la nuit.

« Si l'un d'entre vous, ajoute-t-il, bouge, tâche de se délier ou de s'asseoir, vous serez tous fusillés ».

Ils restèrent donc debout dans cette attitude tourmentante pendant la nuit entière. Vers le matin — c'est le vendredi 28 août — ils voient les soldats traîner devant le monument Van de Wever un « pauvre prêtre » : on le fusille à bout portant. Puis, eux-mêmes on les

aligne comme pour les fusiller à leur tour. Les soldats amènent de petits charrettes à bras « pour emporter les cadavres », disent-ils. Les prisonniers sont persuadés que leur dernière heure est arrivée et le prêtre prononce sur ses compagnons d'infortune les paroles d'absolution collective : « ego vos absolvo a peccatis vestris. In nomine... »

Vers 5 heures, un coup de feu retentit : il est suivi d'une fusillade nourrie. L'adjudant s'écrie :

« Nous voici encore entourés de francs-tireurs ! »

On apporte trois soldats allemands blessés et le prêtre entend distinctement un sous-officier dire :

« Die dummen Kerle haben wieder auf einander geschossen (les imbéciles ont de nouveau tiré les uns sur les autres).

Vers 7 heures, l'abbé Destrycker est délié et conduit à la salle d'attente, où il passe la journée en butte aux injures et aux menaces des soldats qui traversent à chaque instant le local. Seul un adjudant a pitié de lui et se montre compatissant. Mais le soir, en lui apportant un peu de nourriture, il a soin de dire :

« C'est la dernière fois que vous recevez à manger ».

L'ecclésiastique passe encore la nuit du vendredi au samedi dans la salle d'attente. Le samedi 29 août, de bonne heure, il est définitivement mis en liberté.

Un deuxième groupe de religieux dont le chanoine Noblesse, directeur du Collège Saint-Norbert, à Louvain, deux religieuses du « Bon Pasteur » et deux orphelines, durent accompagner à pied le convoi de munitions ; les hommes firent ainsi route jusque Bruxelles.

D'autres groupes, où on pouvait remarquer le recteur de l'Université, des professeurs, Mgr Cauwenbergh, recteur adjoint de l'Université, etc., furent également emmenés par d'ignobles brutes portant l'uniforme militaire, proférant les pires menaces, et qui les conduisirent à Tervueren, à Hal et à Bruxelles.

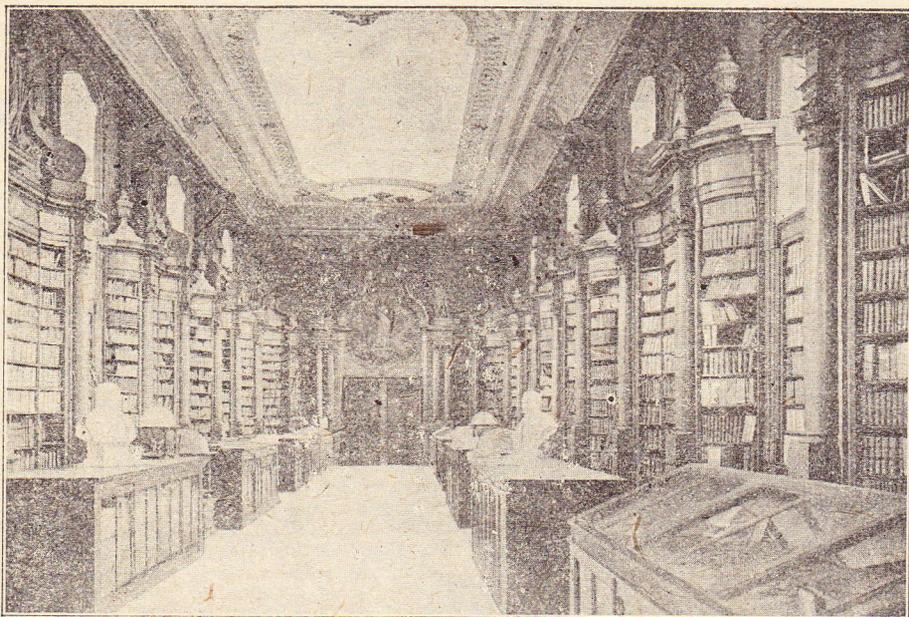
D'après les faits qu'on vient de raconter, il y a donc eu, le vendredi 28 août, de grand matin, « un pauvre prêtre », qui a été fusillé devant la statue de Van de Wever. Ce pauvre prêtre était l'abbé Hippolyte Van Bladel, curé de Herent. Son cadavre a été retrouvé lors des exhumations de janvier 1915. Ce vieillard de 71 ans fut arrêté le 26 août 1914, dans des conditions qui, s'il avait eu affaire à des êtres humains, eussent dû lui assurer le respect et lui servir de sauvegarde intangible.

Voyant son village mis à feu et le sang de ses paroissiens répandu, le digne homme était venu implorer la grâce de ses ouailles.

« Si elles ont fait quoi que ce soit de répréhensible, dit-il, en se traînant suppliant aux pieds des officiers, je demande pardon pour elles et je vous conjure de les épargner ».

Cette humble et miséricordieuse démarche ne servit à rien... qu'à le désigner personnellement à la colère allemande. On le fit retourner au presbytère où, peu après, on vint l'arrêter. Alors commença pour lui un douloureux pèlerinage à travers les villages de la région. Le jeudi, nous le retrouvons enfermé avec des centaines de prisonniers dans l'église de Rotselaar. Il leur prêche le calme et la résignation. Il se met au confessionnal et accomplit le dernier acte de son ministère. C'est là, au confessionnal, que, renversant les rôles, un officier le soumit à un interrogatoire et vraisemblablement décida de son sort. On sait le reste.

Ces faits sont de notoriété publique. Je les trouve actés avec précision dans la relation d'un témoin qui fit partie de la colonne des civils emprisonnés à l'église de Rotselaar. Cette colonne fut ramenée à Louvain le jeudi soir et transportée à Cologne le vendredi matin. Comme le curé Van Bladel avait fait route avec elle jusqu'à Louvain, cela fit longtemps croire que lui aussi avait été transporté à Cologne et avait trouvé la mort en Allemagne. Cette croyance était cependant ébranlée par deux faits : les recherches en Allemagne ne donnaient aucun résultat et, d'autre part, à Louvain on ne parvenait pas à mettre un nom sur le « pauvre prêtre » qu'on avait vu exécuter le 28 août, place de la Station, devant le monument Van de Wever. Le mystère n'a été éclairci que lors des exhumations de janvier 1915. Le révérend Van Bladel a bel et bien été massacré après trois jours de mauvais traitements. Avouons qu'on n'en agit pas ainsi à



Une des célèbres salles de la bibliothèque de l'université de Louvain.

l'égard d'un franc-tireur pris les armes à la main, ni d'un prêtre saisi en flagrant délit d'excitation à la révolte : on les tue sur place et sans délai. »

Les Allemands ont tenté de justifier les horreurs commises à Louvain. Leurs mensonges ont été réfutés avec éclat par notre gouvernement. La « Réponse au Livre Blanc allemand du 10 mai 1915 » est décisive à cet égard.

Nous avons visité à plusieurs reprises la malheureuse cité. Contentons-nous de rappeler la scène suivante.

C'était au milieu des ruines de la bibliothèque.

Au cours de son voyage en Belgique, le Président Wilson s'était arrêté à Louvain. Après la réception à l'hôtel de ville, il se rendit, en compagnie de notre Roi, de Mme Wilson, de la Reine et de Mlle Wilson aux halles incendiées. Et là, entre les murs calcinés, sous la voûte du ciel, le recteur et les professeurs de l'Université lui souhaitèrent la bienvenue et lui remirent le diplôme de docteur en droit.

Ce fut un moment solennel, une de ces heures où s'affirmait à nouveau le triomphe du droit. Que restait-il, après de pareilles manifestations, des calomnies et des mensonges de l'Allemagne, et de sa force brutale ?

La cérémonie ne manqua pas d'impressionner le président Wilson, dont le discours était empreint d'une émotion intense.

A MALINES ET A ANVERS

La première sortie d'Anvers suscita donc une foule d'événements que nous avons décrits plus haut.

Nos troupes s'étaient repliées vers Malines. Nous avons déjà vu comment cette ville fut bombardée pour la première fois, le 25 août. Le 27 août eut lieu le second bombardement, qui causa des dégâts considérables. De nombreux habitants quittèrent à nouveau la ville. Il était cinq heures de l'après-midi. Des prêtres parcouraient leur paroisse afin d'engager les habitants à fuir. Poussés par l'instinct de la conservation, la plupart de ceux qui étaient décidés à rester, changèrent d'avis.

On vit transporter les malades et des infirmes sur des charrettes à bras et des brouettes.

Ça et là des bombes s'abattaient à l'intérieur des maisons. Après le bruit formidable des explosions on

entendait trembler les fenêtres, les toits et les murs s'écrouler avec fracas.

Au pont de la Croix Brune, les sentinelles ne laissaient passer personne. Pleurs, gémissements, supplications, tout était inutile : les soldats ne connaissaient que leur consigne.

Le flot des fuyards reflua. Aux abords de la Porte aux Vaches on apprit que la route était libre. Et le long et minable cortège s'en fut plus loin, la plupart prenant la direction de Duffel.

Dans ce village il n'y avait pas la moindre place disponible. Non seulement les maisons, mais même les granges et les écuries étaient remplies de réfugiés.

Un Malinois, M. Jean Joosen, a noté jour pour jour, dans ses mémoires, les premiers faits de guerre. Nous en extrayons les passages suivants :

« 14 août. — Un régiment de grenadiers composé de volontaires malinois reçoit son drapeau.

Le nouveau régiment a pris position devant les Halles de la ville.

A l'apparition du drapeau ; retentit sous la porte des Halles le commandement bref et clair du colonel Goidts : « Garde à vous ! »

Tel un courant électrique, un frisson parcourt la foule des spectateurs et se répercute dans les rangs immobiles de ce magnifique régiment aligné dans l'ordre le plus parfait. Puis un nouveau commandement résonne au-dessus de la majestueuse Grand' Place de Malines : « Présentez, armes. »

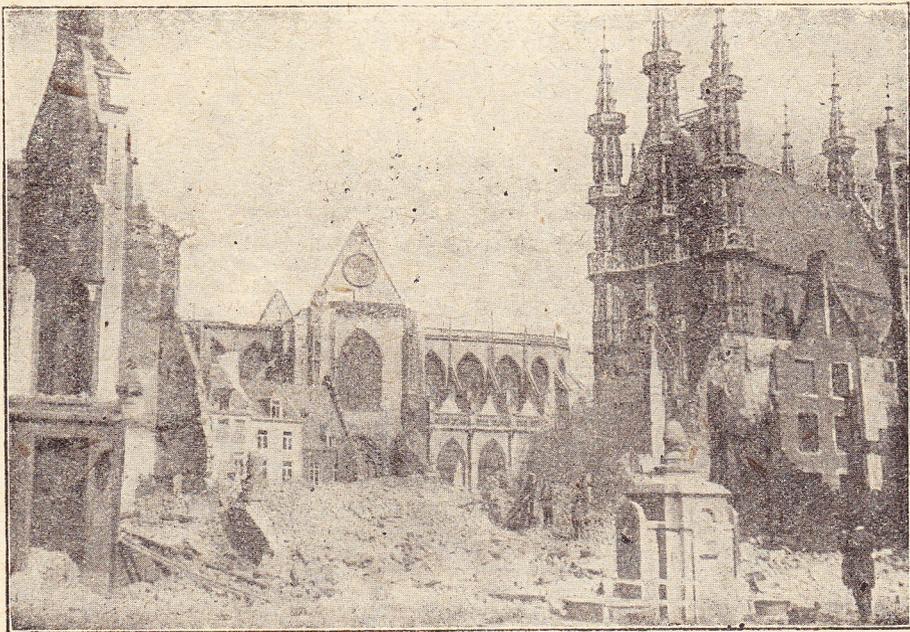
Un souffle, puis un cliquetis sec et rapide, et l'ordre est exécuté.

« Trompettes... Sonnez à l'étendard !... »

Une solennelle et pénétrante sonnerie de trompettes éclate, rebondit contre la façade des Halles séculaires, comme si elle voulait monter bien haut afin de proclamer au loin que sur la Grand' Place de Malines, une phalange d'hommes vigoureux et intrépides a juré le serment de fidélité au Roi et à la Patrie. Et ces braves, dont les regards se concentrent sur le gage sacré que, au nom du Roi, le colonel vient de remettre au porte-étendard Rijckmans, sont fermement résolus à passer de la promesse aux actes.

Instant solennel ! Témoignage émouvant d'orgueil viril et d'ardent patriotisme.

21 août. — Ce midi le bruit se répand comme une trainée de poudre que les Allemands ont pénétré dans la ville par la passerelle de Roostenberg. En réalité il s'agit d'un coup de main exécuté par une trentaine de uhlans. Après avoir passé, du côté de la Dyle, sous les ponts du chemin de fer, ils ont franchi les remparts de Malines à hauteur de la fabrique de Roosten-



Louvain : église St. Pierre après le sac.

berg et se sont engagés sur la chaussée de Lierre jusqu'à proximité de la drève Pansius, puis ils ont rebroussé chemin et ont atteint la chaussée de Louvain par la rue Frédéric de Mérode, le Biest, le marché au Bétail, la rue de l'Empereur, le rempart de la Porte du Sable, etc.

Il serait difficile de décrire l'agitation, le remuement, les commentaires provoqués par cette brusque apparition. A ce moment la moitié de la ville accourait pour voir les Allemands et quelques jours plus tard ces mêmes gens exhortaient la foule, avec non moins d'âpreté et d'énerverment, à fuir devant ces mêmes Allemands.

Lorsque les uhlands se retirèrent, une auto blindée de l'armée belge se mit immédiatement à leur poursuite, engagea la lutte sur la chaussée de Louvain, dispersa la patrouille et ramena des prisonniers et des blessés.

Cet exploit nous rendit tous si fiers et si heureux qu'on aurait pu croire à une formidable défaite de l'armée allemande sous les murs de la ville.

25 août. — Nous vivons en des temps troublés. Les derniers jours surtout. On néglige peu à peu ses occupations coutumières et il y a une foule d'émotions et d'événements qui ne sont pas faits pour modifier cette situation.

Ainsi nous avons été témoins à maintes reprises des tristes et inoubliables cortèges de fuyards venant de Louvain, d'Aerschot et des environs. Puis notre attention fut sollicitée par les déplacements des troupes, tandis qu'au loin grondait le bruit intense de la canonnade.

A la date susdite, Malines fut bombardé pour la première fois. Vers 4 heures et demie du matin, la population fut réveillée en sursaut par le sifflement aigu et les explosions des obus. De toutes parts des maisons s'effondrent, accumulant les ruines et faisant plusieurs victimes. L'église et la tour de St-Rombaut paraissent être le point de mire du feu ennemi et subissent de graves dégâts.

A peine le bombardement s'est-il ralenti pour cesser ensuite pendant un court intervalle que cinq autos venant de la direction d'Anvers traversent en trombe la Grand' Place et débarquent dans la ville notre Roi bien-aimé, ainsi que son état-major général. Quelques minutes après son arrivée le roi Albert se promène sur la place, comme le plus simple des mortels. Tous ses gestes reflètent le calme et la quiétude de son âme, bien que les bombes n'aient cessé de tom-

ber sur la ville que depuis un instant et malgré la lourde responsabilité qui pèse sur ses épaules. Noblement conscient de son devoir il a entrepris son calvaire avec une fermeté inébranlable ; calme et digne, il en parcourra toutes les étapes, s'imposant à l'admiration du monde civilisé, pour le plus grand honneur de la Belgique.

Que Dieu le protège !...

26 août. — Le grondement du canon que nous avons entendu autour de la ville pendant ces derniers jours devient de plus en plus intense. La nouvelle se répand que l'armée allemande marche sur Anvers, refoulant notre armée devant elle.

Il règne aujourd'hui à Malines une animation extraordinaire. A chaque instant le mouvement de retraite de notre armée s'affirme davantage. La population, elle aussi, est inquiète et fait en toute hâte ses derniers préparatifs pour quitter la ville. Un grand nombre d'habitants sont déjà partis depuis plusieurs jours.

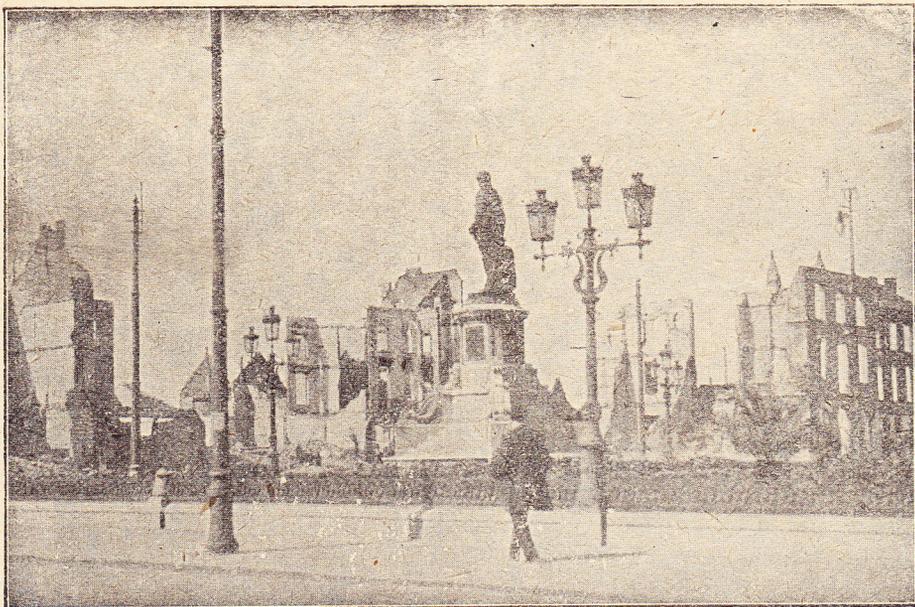
Vers midi l'état-major se retire brusquement et peu après se répand la nouvelle effarante que les Allemands seront bientôt aux portes de la ville : aussi dans l'après-midi commence l'exode général de la population.

Nous savons à présent ce que signifient le désarroi, la confusion, les courses échevelées qu'entraîne la fuite impétueuse et universelle de toute une ville. Aussi n'essayerons-nous pas de décrire les scènes, tour à tour tristes ou plaisantes, qui se dérouleront un peu partout. Chacun a ses aventures propres, ses petits incidents qu'il ne manquera pas de transmettre à la postérité au gré de son inspiration et de sa fantaisie.

Il y a lieu d'observer cependant que tous, malades et blessés, estropiés et autres, surent se tirer d'affaire, sans se ressentir apparemment de leurs infirmités ni de leurs souffrances. On n'accordait même pas une pensée de regret au mobilier et aux biens laissés sans surveillance. C'est qu'un seul mobile dominait chacun et toute chose : « En avant !... toujours en avant !... Echapper à ces Allemands si redoutés !

27 août. — La ville est bombardée à nouveau. Cette fois les ruines s'amoncellent principalement dans la courte et la longue rue du Navire, dans la rue de la Chaussée, au marché aux Laines, etc. Et, comme la première fois, l'église métropolitaine est le point de mire du feu ennemi.

6 septembre. — La plupart des Malinois qui s'étaient réfugiés à Anvers n'y jouirent pas d'un repos



Louvain : La place de la Station détruite.

ni d'une sécurité complète. A peine débarqués dans la métropole, on leur déclara qu'ils devaient quitter la ville pour l'Angleterre, ou la Flandre, où ils seraient mieux à l'abri.

Il paraît que cette mesure était d'autant plus indispensable qu'on ne voulait pas laisser gaspiller inutilement les vivres par une population superflue ou plutôt par des réfugiés peu désirables. Cette opinion n'était pas dénuée de tout fondement, s'il faut s'en rapporter à cette déclaration solennelle faite en notre présence, dans un café de la rue Carnot, par un major de la garde civique : à savoir que la ville de Rubens devait être à même de soutenir un siège de neuf mois et que, en conséquence, il fallait écarter les bouches inutiles... Un pareil raisonnement était péremptoire ! ?...

C'était donc chose décidée : bon gré, mal gré, nous devons quitter la métropole commerciale de la Belgique. Mais comme c'est une vérité toujours de circonstance qu'il n'y a pas de règle sans exception, cette vérité se confirma une fois de plus. Tous les étrangers ne quittèrent pas Anvers pour des régions plus étrangères.

L'auteur de ces lignes fut au nombre de ceux qui restèrent, mais, ne voulant pas mettre en danger le siège d'Anvers, dont la durée était mathématiquement fixée à neuf mois, il résolut de saisir la première occasion favorable pour regagner sa chère ville de Malines, et comme cette occasion se présenta le 7 septembre, il en profita pour partir avec quelques amis.

D'Anvers à Duffel, le voyage se fit dans d'excellentes conditions et en chemin de fer, mais depuis l'arrivée en cette dernière commune, ce fut le revers de la médaille. Partout nous rencontrons des sentinelles qui nous renvoyaient de droite à gauche et de gauche à droite, mais sans que nous pussions approcher du but tant convoité : Malines. Une superbe, mais brulante journée d'arrière-saison nous mettait en rage.

Nous réussîmes enfin à sortir de Duffel ; déjà, en suivant une foule de sentiers, nous avions dépassé la rue des Aulnes et nous voyions se dresser devant nos yeux la majestueuse tour de Malines, lorsque soudain on nous intima brutalement l'ordre de rebrousser chemin pour tâcher d'attendre la ville en passant par Waelhem. C'était le seul moyen !...

Convaincus que les sentinelles resteraient insensibles aux plaintes et aux récriminations, nous prîmes le parti le plus sage : faire demi-tour et... en route pour Waelhem ! Nous y arrivâmes sans autres diffi-

cultés et nous abordâmes bientôt aux confins de Malines.

On comprendra sans peine les divers sentiments qui nous agitèrent au moment de rentrer dans la ville qu'il avait fallu quitter dans des circonstances si douloureuses et si extraordinaires. L'espérance et la crainte, la joie et la tristesse se disputaient dans nos âmes et un étrange pressentiment nous avertissait que d'amères et terribles déceptions nous étaient réservées.

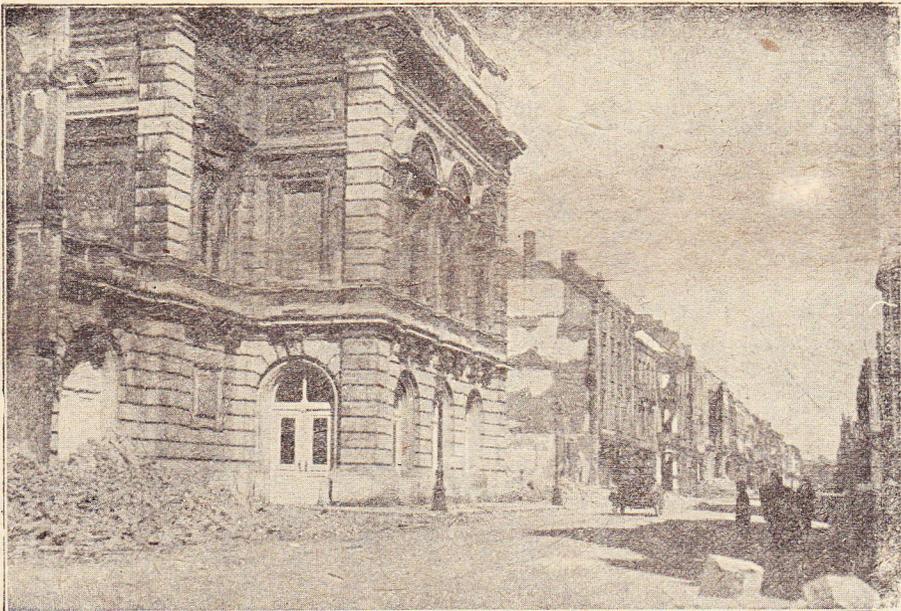
Enfin, voici Malines ! Mais combien la ville nous paraît silencieuse et énigmatique. Partout règne une morne tristesse. Aussi, malgré nous, un sourire de bonheur vint éclairer nos visages, lorsque nous aperçûmes quatre à cinq bourgeois attablés à la terrasse d'un café de la porte Ste-Catherine, qui faisaient tranquillement leur partie de cartes, à l'ombre des maisons. Un « bonjour » bien senti, une vigoureuse poignée de main, puis une excellente chope de bière de Malines dissipa une foule d'idées moroses. Du coup nous étions redevenus de vrais Malinois, avides de voir et de savoir davantage.

A mesure que nous avançons dans la ville, le mystère angoissant, le profond et troublant silence nous saisissent. Ces maisons fermées, ces chiens et chats errants, ces décombres et ces ruines sinistres rencontrés à chaque pas nous font retomber dans nos rêveries mélancoliques.

Ici, au coin de la rue des Beggards et de la rue Ste-Catherine, on voit les ruines fumantes de la maison de M. Van der Auwera ; là le regard se porte involontairement vers le palais archiépiscopal, si gravement éprouvé ; là un amas de blocs de maçonnerie et de ferraille rappelle la maison et la fabrique de Mme Van Bladel, etc., etc. Puis nos regards embrassent notre vieille tour de St-Rombaut et s'y reposent fièrement. Elle se dresse toujours là, blessée sans doute, mais défiant l'artillerie allemande par sa solidité inébranlable.

Le bombardement avait causé d'importants dégâts, à Malines. Des scènes horribles se déroulèrent dans l'hôpital de la rue de l'Empereur. Un témoin oculaire, M. Pol. Resselser, a écrit à ce sujet dans son mémoire « Een dagboek », édité par Franc. Van den Bergh, ces pages émouvantes :

« Les premières explosions aux abords de l'hôpital firent sauter les malades sous une impression de folie terreur. En chemise, pieds nus, la tête ou le bras recouverts d'un pansement, ils couraient dans le plus grand désordre, réclamant des explications ou des conseils que personne n'était à même de leur donner.



Louvain La rue de la Station en ruines.

Les grands malades, cloués à leur lit de souffrance, saisissaient la poignée suspendue à leur chevet, s'efforçaient de se redresser et demandaient en grâce de ne pas être abandonnés.

Les sœurs couraient de droite à gauche, descendaient les volets, comme si ces fragiles obstacles étaient capables d'arrêter les engins de mort. Munes du rameau de buis, elles allaient dans tous les coins, les aspergeant d'eau bénite en forme de croix, suivant la coutume pratiquée en temps d'orage. Il leur était impossible de répondre aux multiples questions des malades. On regardait le ciel et l'on priait.

Une explosion formidable : des vitres volèrent en pièces ; un éclair avait passé devant les persiennes de la fenêtre, mais avait disparu aussitôt, deux éclats d'obus avaient pénétré dans la salle et fait tomber du plâtre du mur d'en face. Tous avaient bondi, fous de frayeur ; ils se pressaient autour de la sœur, se cramponnant à ses vêtements. La religieuse disparut, mais bientôt elle revint avec cet ordre : « Tout le monde à la cave ».

Ceux qui en étaient capables se hâtèrent de quitter la salle en se lamentant ; dans le large couloir ils se heurtèrent à d'autres malades, se serrant mutuellement les mains dans un geste de terreur, s'excitant encore davantage à la vue du désespoir d'autrui.

Avec un dévouement sublime, la religieuse s'empressait d'un lit à l'autre, relevait et habillait les malheureux, en dominant ses propres angoisses.

A chaque explosion, des malades terrifiés se laissaient glisser de leur couchette, rampaient à moitié nus vers la porte pour atteindre la cave où ils croyaient trouver le salut.

Des fiévreux, pieds nus ; des hommes, amputés la veille d'un bras ou d'une jambe ; des femmes au visage ravagé par le cancer ; d'autres atteints de maladies contagieuses, propageant autour d'eux de nouveaux germes ; des phthisiques dont la poitrine se déchirait à tousser et à cracher le sang ; toute cette misère confondue se bousculait, au milieu de cris terribles, pour parvenir au plus vite à l'abri souterrain.

Un lit resta occupé ; à son chevet, deux jeunes filles se tenaient agenouillées. La malade était une dame habitant en face de la gare et qui avait été amenée ici, deux jours auparavant, après le premier bombardement de la ville. Les enfants tenaient serrée dans leurs mains la main tremblante de la malade et cachaient dans les couvertures leur visage baigné de larmes.

Elles semblaient inconscientes de ce qui se passait autour d'elles ; un frémissement parcourait leurs mem-

bres à chaque nouvelle explosion. Elles levèrent leurs yeux rougis vers la religieuse qui venait de leur toucher l'épaule, juste au moment où un obus s'abat- tait sur la façade principale du théâtre, y creusant une brèche énorme. La secousse qui suivit, semblable à un tremblement de terre, déplaça les lits et les chaises.

Les jeunes filles s'étaient redressées pleines d'effroi. La malade tenta de se relever, battit l'air de ses mains tremblantes pour y chercher un point d'appui, mais retomba lourdement, le front baigné d'une sueur froide, les yeux vitreux plongeant dans le vide. Un teint cadavérique envahit ses traits ; ses mains ne tremblaient plus.

« Maman ! Maman ! » crièrent les enfants qui étreignirent leur pauvre mère dans leurs bras, comme pour empêcher la vie de s'envoler ; mais la mort avait accompli son œuvre.

Le lendemain, lorsqu'on voulut enterrer la défunte, il fut impossible de découvrir un menuisier dans la ville ; on finit par trouver au bureau de bienfaisance deux cercueils des pauvres et le jardin de l'hôpital servit de cimetière.

Les religieuses avaient conduit les deux jeunes filles à la cave dont la vue seule les fit frémir : des moribonds étaient couchés sur le sol humide ; des blessés, ayant un bras ou une jambe brisés, hurlaient de douleur ; des malades dont les pansements s'étaient détachés, perdaient du sang à flots ; des femmes appelaient leurs maris absents ; des enfants réclamaient leur mère qui était peut-être loin déjà sur la route de l'exil. Et toujours on amenait de nouveaux convois de malades et de blessés, la plupart abandonnés par leurs proches qui avaient renoncé à les emporter dans leur fuite.

Certes aux premières heures on n'avait pas songé à délaisser les parents malades, mais lorsque la nuit fut venue et que le bombardement eût redoublé d'intensité, la peur domina les autres sentiments et l'on s'efforça de démontrer à des mères impotentes, à des pères moribonds, qu'il fallait se résigner à l'inévitable, qu'ils seraient mieux à l'hôpital et que l'épreuve serait de courte durée, car on reviendrait bien vite.

Et c'est alors qu'on vit arriver de tous les quartiers de la ville une affluente de malades, transportés à l'aide de charrettes à bras, de charrettes de boulangers, sur des civières, à dos d'homme, avec ou sans matelas, avec ou sans argent, quelques-uns munis d'une provision de vivres, d'autres sans une croûte de pain.

Les médecins déclarèrent qu'il n'y avait plus de

place et firent fermer la grille.

Ce fut en vain. L'affluence persista et la cohue des gens et des véhicules continua à s'entasser devant la grille, au milieu d'un concert de supplications, de cris et de menaces.

Et lorsque le soir, les autos de la Croix Rouge transportèrent les soldats blessés qui étaient en traitement à la clinique de la Porte de Bruxelles, une foule de personnes en profitèrent pour pénétrer à l'intérieur avec leurs malades. On déposait les infortunés dans le couloir glacé, où ils attendaient anxieusement leur tour d'être descendus à la cave, à moins que le râle de la mort n'eût auparavant mis un terme à leurs souffrances.

On amena également un soldat du corps spécial de Bruxelles. D'après ce qu'on racontait, ce brave était monté dans la tour pour y arborer à nouveau le drapeau beige. Au moment où il retournait à son poste par le marché aux Laines, il fut tué d'un éclat d'obus. C'était le petits-fils de l'ancien bourgmestre Anspach, de Bruxelles.

On apporta encore deux autres cadavres, ceux du père et du fils Vanderheyden, tués devant la porte de la boulangerie, située au marché aux Chevaux. Ils venaient de prendre congé de la mère Vanderheyden, lui promettant de la rejoindre au plus tôt, à Duffel. La femme avait fait quelques pas lorsqu'une explosion retentit derrière elle. Elle se précipita, mais ne trouva plus que deux cadavres.

Vers 7 heures on évaluait à 600 environ le nombre de malades réfugiés dans les caves. L'air fut bientôt empesté et chacun se traîna jusqu'aux soupiraux pour échapper à cette atmosphère irrespirable.

Vers 7 heures et demie, l'ouragan de fer sembla se calmer. Néanmoins on passa la nuit dans la cave. Ça et là, brûlait une bougie ou une lanterne.

Dans les salles, des soldats gémissaient sur leurs couchettes. Un « ancien » au visage barbu qui avait reçu une balle dans la poitrine, crachait le sang et appelait sa femme et ses enfants.

Un autre, encore un enfant, criait : « Maman, Maman, je meurs de soif ! » Il délirait et repoussait brutalement le verre que lui tendait un infirmier.

Le jour, enfin, se leva, et chacun s'efforça de sortir de la cave sinistre.

Dans un accès de fièvre chaude un soldat sauta de son lit, presque nu, parcourut la salle en titubant, alla s'effondrer sur un malade (l'auteur des mémoires) en poussant un cri sauvage, et rendit le dernier soupir. Je fus saisi d'une angoisse épouvantable et il me sembla que j'attendais depuis une éternité lorsque les infirmiers, répondant à mes appels déchirants, vinrent enlever le cadavre sous lequel j'étais enseveli.

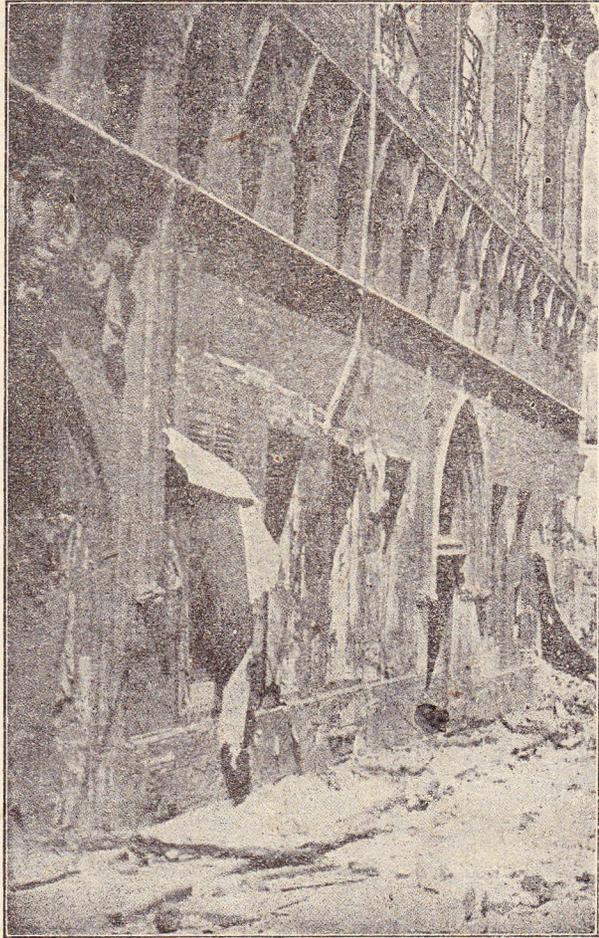
Ce vendredi 28 août, à 8 heures, le troisième bombardement commença. Il fut terrible et causa des dégâts considérables. La canonnade se prolongea jusqu'à 11 heures, puis elle reprit à 2 heures pour cesser à 5 heures.

Le samedi matin on creusa une grande fosse dans le jardin de l'hôpital et on y enterra une trentaine de cadavres. Pas de cercueils, rien qu'un drap pour les envelopper et un peu de chaux vive. Un prêtre lut les dernières prières, tandis que l'assistance s'agenouillait dans l'herbe.

Des fuyards continuaient à arriver de partout, même de la campagne, car on considérait l'hôpital où flottait le drapeau de la Croix Rouge comme un abri sûr. Les gens restaient assis sur leurs bagages dans le corridor. Ailleurs, en effet, toutes les places étaient occupées et dans les salles se déroulaient des scènes affreuses entre des hommes grièvement atteints et des soldats à l'agonie.

Enfin on emporta un grand nombre de malades et d'impotents au moyen de charrettes et de véhicules de toutes sortes. Des personnes valides suivaient à pied. La ville se vida presque complètement ».

Le docteur Mutsaers et l'aide-médecin Godenne se levèrent avec un véritable héroïsme. « On les voyait, lisons-nous dans les mémoires déjà mentionnés, partout où il y avait des misères à soulager. Ici



Louvain : Les ruines des Halles.

ils amputaient la main d'une femme, blessée par un éclat d'obus ; là ils sectionnaient la jambe d'un paysan d'Hofstade.

Ils s'agenouillaient auprès de malades couverts de plaies hideuses, aidaient à transporter des blessés, enterraient des morts ; bref, ils étaient infatigables, secourant sans distinction pauvres et riches, insouciant du danger des obus.

Leur concours fut d'autant plus méritoire qu'ils n'étaient pas attachés au service de l'hôpital et que leur dévouement était fait de la plus pure abnégation. »

Trois jours plus tard, le train ambulancier emportait à Gand les 188 malades et les religieuses qui étaient demeurés à Malines.

Dans le jardin on avait enterré encore d'autres cadavres : des victimes du bombardement et des malades qui avaient succombé à l'hôpital.

Nous avons dit qu'un grand nombre de fuyards avaient pris le chemin de Duffel. Mais il fallut évacuer ce village.

On lit à ce propos dans une petite brochure de M. François Van den Bergh, intitulée : « L'Exode » :

« Les gardes champêtres allaient (à Duffel) de porte en porte. Chacun devait se rendre à la gare où des trains étaient en partance sans que les malheureux exilés pussent savoir où on les conduisait. On les débarqua par groupes à Gand, à Bruges, à Deynze et à Tournai.

Partout les Malinois eurent la joie de se voir héberger avec prédilection, en récompense de la générosité dont ils avaient fait preuve de leur côté, envers les soldats appelés sous les armes.